

LA TRANSFORMATION DE L'IMMIGRATION MACÉDONIENNE. — L'installation des Macédoniens émigrés dans la Macédoine bulgare constituait un double danger : matériel et politique.

Ce fut naturellement sans se préoccuper des conditions sanitaires que les réfugiés de Yougoslavie et de Grèce s'étaient installés dans les vallées de la Mesta et de la Strouma. Nous y avons déjà étudié les conditions géographiques. Le paludisme y est à l'état endémique. Les rivières, peu profondes, creusées en terrain meuble, souvent à moins d'un mètre, lentes et sinueuses dès qu'elles rencontrent la moindre platitude, débordant aux premières crues de printemps, créent partout de vastes surfaces marécageuses. Les zones montagneuses ne sont pas moins paludéennes : ou la dissémination de la maladie a été facilitée par les bergers transhumants ; ou plutôt, puisqu'on le constate surtout dans les années de sécheresse, le ruissellement propage le paludisme, retenant lors des années sèches les larves d'anophèles, les entraînant dans les plaines durant les années humides. Ainsi le département de Pétritch (vallée de la Strouma), avec 156 458 habitants (recensement de 1920), avait 3 317 décès en 1921, 3 998 en 1923, tandis que le département montagneux et sain de Mastanli (Rhodope), avec un chiffre d'habitants à peu près égal (155 869), ne comptait que 1 435 morts en 1921, 1 731 en 1923.

L'été est la saison paludéenne par excellence. Pour nous en tenir au seul arrondissement de Gorna Djoumaïa (23 963 habitants), les 2 161 paludéens traités se répartissent ainsi : 262 en juillet, 597 en août, 625 en septembre, 677 en octobre. Mais ce sont les facteurs sociaux qui jouent le plus grand rôle. Le paludisme est presque nul dans la plupart des villes. Il sévit au contraire dans les campagnes, dans ces maisons rurales primitives, obscures, où tout procure aux moustiques un repaire favorable : les poutres, utilisées pour accumuler les provisions, le bétail logé contre la maison, sinon dans la maison même, et qui y entretient une température élevée ; les cuisines confondues avec les chambres ; un mauvais éclairage ; une absence presque totale de ventilation. Dans ces conditions les habitants sont infestés.

Or, les experts sont d'accord : le facteur social est au premier plan pour la propagation du paludisme. « La Commission, dit un rapport à la Société des Nations, attache le plus d'importance aux plans généraux qui tendent à améliorer la situation économique et sociale des habitants, à augmenter leur bien-être et à relever leur niveau d'existence. » C'est un des plus efficaces « moyens indirects » qu'elle préconise pour lutter contre le paludisme¹.

L'autre danger est un péril politique. L'accumulation de ces réfugiés si près des frontières bulgares, si près des terres quittées non sans esprit de retour, ne contribue pas à la stabilisation, à la tranquillité de ces pays. Les revendications bulgares, qui guettent les territoires perdus, trouvent dans ces misérables sans foyers stables une armée à peine démobilisée. Les chefs des associations de bienfaisance, qui fonctionnent dans toutes les petites villes de ces deux vallées macédoniennes de Bulgarie, n'encouragent pas les déclarations d'émigration volontaire, prévues par les conventions, qui doivent faciliter la transplantation définitive.

Sous cet enracinement au sol macédonien, qui s'explique par maintes

1. Société des Nations. Organisation d'hygiène. *Principes et méthodes de lutte antipaludique en Europe*. 2^e rapport d'ensemble de la Commission du paludisme. Genève, juillet 1927, in-4^o, 100 p.